



## Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIXe siècle

26/27 | 2003  
Varia

---

Gillian Beer, *Darwin's Plots, Evolution in Darwin, George Eliot and Nineteenth-Century Fiction*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000, 277 pages.

Michel Prum

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/784>  
DOI : 10.4000/rh19.784  
ISSN : 1777-5329

### Éditeur

La Société de 1848

### Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2003  
Pagination : 420-422  
ISSN : 1265-1354

### Référence électronique

Michel Prum, « Gillian Beer, *Darwin's Plots, Evolution in Darwin, George Eliot and Nineteenth-Century Fiction*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000, 277 pages. », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 26/27 | 2003, mis en ligne le 23 juin 2005, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/784> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rh19.784>

---

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

---

Gillian Beer, *Darwin's Plots, Evolution in Darwin, George Eliot and Nineteenth-Century Fiction*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000, 277 pages.

Michel Prum

---

- 1 « Darwin a pris un coup de jeune ces dernières années ». C'est ainsi que commence la préface à la seconde édition de *Darwin's Plots* de Gillian Beer. Très connue en Grande-Bretagne, cette universitaire de Cambridge s'est spécialement intéressée à la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> siècle. Cette nouvelle édition d'un ouvrage couvert d'éloges par la critique anglo-saxonne lors de sa sortie en 1983 est précédée par un avant-propos de George Levine. Le livre lui-même est articulé en deux parties : d'abord Darwin, sa langue – analogies, mythes et métaphores – puis, dans une seconde partie : la réponse à Darwin, George Eliot et Thomas Hardy principalement.
- 2 La publication de la première édition de *Darwin's Plots* arrivait au début de ce qu'on a appelé outre-Manche la « *Darwin industry* ». Darwin, note George Levine, est sans doute, avec Shakespeare, l'écrivain anglais dont on débat le plus aujourd'hui, et on ne compte plus les rééditions de ses livres ni les biographies. Il faut dire que la publication de *L'Origine des espèces* (1859) fut un véritable tremblement de terre dans le paysage intellectuel de l'Angleterre victorienne. On peut parler d'un *avant* et d'un *après* Darwin. Dans un texte de 1917, Freud notait que le narcissisme des hommes avait reçu trois coups sévères : le premier au début du XVI<sup>e</sup> siècle avec Copernic (la terre n'est plus au centre de l'univers), le second au XIX<sup>e</sup> siècle avec Darwin (l'Homme n'est plus le produit d'un dessein divin mais devient une mutation intelligente, fruit du hasard), le troisième au début du XX<sup>e</sup> siècle avec la psychanalyse freudienne (avec la découverte de l'inconscient, le moi n'est plus maître dans sa propre maison).

- 3 L'originalité de Gillian Beer, par rapport aux très nombreux autres darwinologues, est qu'elle pose sur *L'Origine* le regard d'une littéraire. Ce qui l'intéresse est le texte, la texture du langage, les mots pour le dire. Pourtant Darwin n'était pas un grand prosateur. Comme le note son fils Francis, Charles se moquait souvent de sa propre incapacité à rédiger en anglais, disant que s'il existait une mauvaise construction pour la phrase qu'il allait écrire, il était sûr de ne pas la rater. Toutefois les circonstances allaient pousser Darwin à couler dans une langue ancienne des idées nouvelles, et donc à bousculer cette langue pour la mettre au service d'une nouvelle vision du monde : « trouver un langage dans lequel penser », écrit Beer dans sa nouvelle préface. La langue qui était à la disposition de Darwin était une langue anthropocentrique et créationniste, une langue impliquant que toute action doit être réalisée par un sujet (un créateur), avec en outre, jamais éloignée de la notion d'action, la notion d'*intention*. Gillian Beer montre la difficulté de l'auteur à éviter ces pièges linguistiques, en recourant par exemple au passif pour déconstruire la Nature et éviter qu'elle vienne se substituer à Dieu. Beer traque les efforts du naturaliste dans les variantes successives d'une même phrase, tout au long des diverses éditions de *L'Origine* (entre octobre 1859 et février 1872, il y en eut six). Ainsi par exemple la phrase « depuis que la première créature fut créée » de la première édition devient « depuis que les premiers êtres organiques apparurent sur scène ». Gillian Beer attire aussi l'attention sur la dominance du présent dans un texte consacré au passé. C'est que Darwin est avant tout observateur, et c'est à partir du témoignage présent qu'il construit le récit de l'histoire du vivant (*plot* veut dire « intrigue », au sens de l'intrigue d'un roman ou d'une pièce). « Je crois depuis longtemps qu'un bon observateur équivaut en fait à un bon théoricien » écrivait-il en 1860. L'histoire qu'il raconte est une histoire d'où est absente, dans sa très grande partie, l'humanité. C'est entre autres cet allongement du temps historique, et sa déshumanisation qui ont fortement déstabilisé ses contemporains.
- 4 L'Histoire (*history*) est aussi histoire (*story*), comme la fiction de George Eliot ou de Thomas Hardy, tous deux fortement influencés par Darwin, et dont Gillian Beer parle à la fin de son livre. L'approche littéraire résolument adoptée est d'autant plus légitime que la frontière entre science et littérature (comme entre politique et littérature : qu'on pense à Disraeli) n'était pas aussi imperméable qu'aujourd'hui. Darwin écrivait dans une langue à laquelle tout lecteur cultivé avait aisément accès, ce qui n'est pas le cas des scientifiques aujourd'hui. *L'Origine* fut un succès de librairie immédiat : on sait que le jour même de sa mise en vente, le 24 novembre 1859, on s'arracha les deux mille exemplaires du premier tirage. Le public lisait directement les scientifiques, et les scientifiques se nourrissaient de littérature. On a beaucoup mentionné l'influence de Malthus sur Darwin, mais ce qu'on oublie de dire, c'est que Darwin ne quittait jamais, même pendant son long voyage à bord du *Beagle*, son exemplaire de Milton. De retour en Angleterre, comme l'attestent les fiches de bibliothèque que Gillian Beer a consultées, il dévorait toute la littérature de son époque : Dickens, Carlyle, Scott, Austen, mais aussi Macaulay et Harriet Martineau.
- 5 Le reproche que l'on pourrait faire à Gillian Beer est de s'être limitée à *L'Origine des espèces* et de ne mentionner que fort brièvement *La Filiation de l'Homme* (*Descent of Man*, 1871), ouvrage aussi important puisqu'il représente ce que Patrick Tort appellera « l'anthropologie inattendue de Darwin ». Mais cela l'aurait sans doute entraînée dans une très longue recherche supplémentaire et, surtout, Gillian Beer ne tombe pas dans le biais de ceux qui, à partir de la seule lecture de l'ouvrage de 1859, déforment la pensée

de Darwin pour en faire un spencérien néo-libéral et raciste. Le Darwin qu'elle nous présente est davantage, comme le note George Levine, un adepte de la coopération (plutôt que de la concurrence), de ce que Kropotkine appelait « l'aide mutuelle », un précurseur qui analysait la complexité des interdépendances écologiques « horizontales » plutôt qu'un monde hiérarchique « vertical », représenté par la vieille métaphore de l'« échelle de la création », image dont il s'éloigne pour se rapprocher d'une autre métaphore : « la toile inextricable des affinités ». C'est en ce sens que Darwin « a pris un coup de jeune ».

---

AUTEUR

**MICHEL PRUM**

Coordinateur de la traduction des œuvres complètes de Darwin.